

La métaphore

Che vuoi ? Nouvelle série n° 34, 2010
Revue du Cercle Freudien

Comité de rédaction :

Marie-José Sophie Collaudin, Raymonde Coudert, Jef Le Troquer,
Danièle Lévy, Sandrine Malem, Serge Reznik,

Correspondants étrangers :

Argentine : Gilda Sabsay Foks
Canada : Francine Belle-Isle – Anne-Elaine Cliche
Danemark : Jean-Christian Delay
États-Unis (New York) : Paola Micli

Directeur de publication : Serge Reznik

Couverture : Michel Audureau

Réadaptation : Clara Kunde

Éditeur : L'Harmattan, 5-7 rue de l'École Polytechnique, 75005 Paris

Les textes proposés à la revue sont à envoyer à :

Serge Reznik, 10 rue Rubens, 75013 Paris

sreznik@free.fr

À paraître : *Che vuoi ?* n° 35
Printemps 2011

Publié avec le concours du Centre National du Livre

Che vuoi ?

Nouvelle série n° 34, 2010

La métaphore

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2010
5-7, rue de l'Ecole polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-13302-0
EAN : 9782296133020

SOMMAIRE

Éditorial	9
-----------	---

L'inconnu dans la langue

L'acte et l'inconnu. D'un retournement	
<i>Mireille Faivre-Engelhardt</i>	13
Puisqu'il est question de métaphore ?	
<i>Georges-Arthur Goldschmidt</i>	23
Après le Z, quelle lettre	
<i>Claude Maillard</i>	27
Ex-acte. La poétique du transfert	
<i>Valeria Medda</i>	35

De la métaphore au réel

L'or pur de la singularité subjective	
<i>Serge Reznik</i>	43
Rendre le réel visible	
<i>Solal Rabinovitch</i>	55
Donner la trace de la mort, donner la mort	
<i>Philippe Réfabert</i>	73
La fabrique du creux	
<i>Michel Hessel</i>	83
La possibilité du sujet	
<i>Jean-Jacques Blévis</i>	97
Un examen de la métaphore : Ella Sharpe	
<i>Jean-Pierre Lehmann</i>	105

Voix des mythes

Brève note sur la métamorphose et la métaphore	
<i>Raymonde Coudert</i>	115
L'enfant endormi	
<i>Karima Lazali</i>	121
Histoires de cruches	
<i>Joséphine Roques</i>	133
Les labyrinthes du « Je-pense »	
<i>Nabile Farès</i>	141
Danser avec la sphinge	
<i>Jean Broustra</i>	147

Cabinet de lecture

<i>L'amour du fantasme</i> , d'Horacio Amigorena	
Lecture par Serge Reznik	157
<i>Trois explications du monde</i> , de Tom Keve	
Lecture par Danièle Lévy	161
<i>La grande révolte</i> , de Claude Maillard	
Lecture par Marie-José Sophie Collaudin	167
<i>Quelle politique pour la folie ?</i> de Guy Dana	
Lecture par Danièle Lévy	169
<i>Le deuil ensauvagé</i> , de José Morel Cinq-Mars	
Lecture par Marie-José Sophie Collaudin	175

Che vuoi ? est depuis 1994 la revue du Cercle freudien. Revue de psychanalyse, elle contribue au travail d'élaboration indispensable à la pratique en mettant en œuvre les deux principes fondateurs de l'association : l'accueil de l'hétérogène, le risque de l'énonciation. Chaque numéro est conçu comme un ensemble visant à dégager une problématique à partir d'un thème choisi par le Comité de rédaction. Un Cabinet de lecture présente des ouvrages récemment parus.

C'est pourquoi la question de l'Autre qui revient au sujet de la place où il en attend un oracle, sous le libellé d'un : Che vuoi ? que veux-tu ? est celle qui conduit le mieux au chemin de son propre désir —, s'il se met, grâce au savoir-faire d'un partenaire du nom de psychanalyste, à la reprendre, fût-ce sans bien le savoir, dans le sens d'un : Que me veut-il ?

J. Lacan (*Écrits*, p. 815)

Éditorial

Dès ses premiers travaux sur l'hystérie et les psychonévroses de défense, Freud met en évidence un « complexe nucléaire des névroses », qu'il appelle d'abord « complexe paternel », puis « complexe d'Œdipe ».

Lacan identifie cette fonction du père comme une métaphore, la « métaphore paternelle », précisant qu'elle fonde la loi et permet le désir. Cette formulation s'appuie sur une lecture croisée de Freud, Saussure et Jakobson, où il découvre l'inconscient « structuré comme un langage ».

Il soutient que les formations de l'inconscient, rêves, lapsus, symptômes, sont toutes des formations langagières, qui obéissent à ce que Freud appelait le processus primaire, processus appuyé sur les mécanismes de la condensation et du déplacement. Ce sont les mêmes mécanismes qui président à la constitution des principales formules de rhétorique (ou tropes) : la condensation est métaphore, le déplacement est métonymie.

La métaphore, « Un mot pour un autre », se distingue d'une simple analogie car la relation entre les deux termes n'est plus visible, seulement sous-entendue. Sur le plan stylistique, une métaphore réussie repose souvent sur le caractère audacieux de la substitution entre des éléments disparates : cet écart, ce saut, cet inattendu imagé produisent l'« étincelle » poétique de la métaphore. La métaphore fait accueil d'un élément hétérogène, elle ouvre à de l'inconnu, elle crée de l'insu. Et pour un peu elle métamorphose.

Dans *L'Instance de la lettre dans l'inconscient*, Lacan prend pour exemple le vers de V. Hugo dans le poème *Booz endormi* : « Sa gerbe n'était point avare ni haineuse » pour démontrer qu'il ne s'agit pas du simple remplacement d'un mot par un autre (gerbe pour Booz), mais d'une substitution signifiante qui crée un effet de sens nouveau : celui de l'abondance des moissons et de la fécondité, où se donne à lire symboliquement la future paternité de Booz, malgré son âge avancé. Cet exemple souligne également le lien entre la métaphore et le signifiant phallique, filant tout le long du poème jusqu'à son dernier

vers, où apparaît, cette fois dans les rêveries de Ruth, la faucille d'or « jetée négligemment dans le champ des étoiles », renvoyant à la fois à la castration et à la récolte future.

Le « complexe paternel » est ainsi devenu métaphore paternelle, une opération langagière qui substitue au signifiant énigmatique du désir de la mère, un autre signifiant désigné comme le Nom-du-Père. La fonction paternelle est rapprochée du fonctionnement du langage : on la voit à l'œuvre dans les mythes, qui métaphorisent les temps subjectifs structurant l'expérience humaine, et également dans l'invention poétique, riche d'interprétations nouvelles. Et au-delà, toute la pensée, avec son support langagier, n'est-elle pas métaphore ?

Le dernier enseignement de Lacan reprendra la distinction posée dès le début entre le symbolique, l'imaginaire et le réel, pour poser la question de leur articulation. C'est alors la trouvaille du nœud borroméen, c'est-à-dire de la façon dont les trois consistances se nouent – et de ce qui se passe lorsqu'elles ne se nouent pas, ou se dénouent. L'exploration de diverses formes de ce nœud le conduira à la pensée que le symbolique, l'imaginaire et le réel pourraient bien être « les vrais Noms-du-Père ». On passe alors d'une représentation, freudienne, autrement dit, du symptôme comme métaphore, comme quatrième rond faisant tenir ensemble (borroméennement) les consistances, à une nouvelle problématique : la nomination de ces trois instances ne pourrait-elle suffire à leur nouage ? On verra que ces conceptions évolutives ne sont pas sans incidences sur la clinique, particulièrement la clinique des psychoses.

Les textes rassemblés interrogent cette notion lacanienne de la métaphore, entre clinique, topologie, mythe et poésie.

Le Comité de rédaction

L'inconnu dans la langue

L'acte et l'inconnu. D'un retournement

Mireille Faivre-Engelhardt

Parler de la métaphore, écrire à son propos ne m'est pas du tout évident. J'ai lu Lacan, ai travaillé certains de ses textes, depuis des années, mais n'en suis pas familière. Le poème de Victor Hugo, *Booz endormi*, m'habite depuis l'adolescence. Et quelle ne fut pas ma surprise, lorsque, changeant d'orientation sur le plan professionnel, et me mettant à la lecture de Lacan, je tombai, à nouveau, mais dans un autre contexte, sur ce poème qui lui servit de point d'appui pour parler de la fonction paternelle.

« Sa gerbe n'était point avare ni haineuse. » Pourquoi, pour évoquer la fonction paternelle, Lacan avait-il choisi cette métaphore-là ?

Suite à la lecture de « L'instance de la lettre dans l'inconscient »¹ m'est venue, et revenue en tête, de manière insistante et pendant des années – jusqu'à cet écrit d'aujourd'hui – une autre métaphore, ou ce que je prends personnellement pour une autre métaphore, mais une métaphore en acte. Elle me parle davantage et me paraît se situer dans un autre registre, peut-être moins visuel. Il s'agit de cette figure que j'ai repérée dans le texte de Victor Hugo, *Les misérables*². Pour l'évoquer, je resterai très près de ce texte que je citerai au fur et à mesure. J'estime que par sa force et son actualité, celui-ci se passe de commentaires. Je veux parler du moment où Monseigneur Myriel, face à Jean Valjean à peine libéré du bagne, et venant d'être arrêté par les gendarmes pour vol de couverts à son domicile, répond à ces derniers, que ces couverts en argent, eh bien oui, il les a donnés à Jean Valjean. Au vol, il substitue un don : don d'objets qui lui sont personnels et auxquels il tient, et surtout don de parole et d'invocation.

« LIBÉRATION N'EST PAS DÉLIVRANCE. »

Cette figure, métaphore en acte, me parle davantage, car elle est, dans la rencontre, opératrice d'un retournement du destin, chez cet homme sorti du bagne... mais non encore sorti de la condamnation. En effet, après cet acte de l'évêque, parole et don, le destin de Jean Valjean ne sera plus jamais le même. Celui-ci changera de vie, et de nom. Et lorsque, plus tard, l'inspecteur Javert aura débusqué l'ancien forçat caché sous le nom de Monsieur Madeleine, Jean Valjean, lui, devenu sujet de son histoire, et apprenant que Champmathieu allait être condamné à sa place pour le vol commis à l'égard de Petit Gervais, décidera, après s'être affronté à sa conscience, de se présenter au tribunal. Nous y reviendrons.

Parlant de cette métaphore en acte qui fit que cet homme ne sera plus jamais le même, il me fut renvoyé à plusieurs reprises que, sur le plan de la figure de rhétorique, cette substitution n'était pas une métaphore, mais plutôt une métonymie – don et vol restant dans la même série. Alors, comment soutenir cette idée qu'il s'agirait bien là, cependant, d'un effet de métaphore, dans la mesure où un sens nouveau apparaît, qui transformera radicalement le destin de cet homme ?

« Ce qui était certain, ce dont il ne se doutait pas, c'est qu'il n'était plus le même homme, c'est que tout était changé en lui, c'est qu'il n'était plus en son pouvoir de faire que l'évêque ne lui eut pas parlé et ne l'eut pas touché. »³ C'était radical. « L'effet de langage, c'est la cause introduite dans le sujet. »⁴ Jean Valjean porte désormais en lui « le ver de la cause ».

Et là, je vais m'appuyer sur un article de Francesca Biagi-Chai, « Le père du mythe et le père du drame »⁵ qui m'a été donné au moment où, relisant *Les misérables*, je commençais de m'interroger sur cet effet de métaphore⁶. F. Biagi-Chai y évoque et commente de manière fort intéressante ce texte de Victor Hugo. Chez Jean Valjean, et jusqu'à l'intervention de Monseigneur Myriel, « les mots n'ont pas de prise », écrit-elle, il est avant tout un homme « qui refuse la loi »⁷. Or, justement, comment les mots se mettent-ils à « avoir une prise » sur lui, un effet de sens ? Là, se situe ma question. D'où ce texte.

Monseigneur Myriel ne dénie pas le mal. Il le connaît, l'a affronté. « Voyons le chemin par où la faute a passé »⁸, disait-il. Cet homme « terminait les différends, empêchait les procès, réconciliait les ennemis » (p. 238). C'est dire qu'il affronte le réel, et qu'à sa façon, il « paie de sa personne », comme Lacan le dit pour l'analyste. Il paie de sa personne, avec Jean Valjean, et pas seulement en lui donnant les objets souvenirs qui le relient affectivement à sa famille, mais aussi en prononçant ces paroles : « Jean Valjean, vous n'appartenez plus au

mal, mais au bien. C'est votre âme que je vous achète. Je la retire aux pensées noires et à l'esprit de perdition, et je la donne à Dieu » (p. 163). L'évêque conjoint là son dire à l'acte, à l'acte de soustraction : « je la retire à l'esprit de perdition ». Son dire est appel, invocation et don. « Mon ami, avant de vous en aller, voici vos chandeliers. Prenez les », dit l'évêque à Jean Valjean devant les gendarmes. Ces mots que Mgr Myriel prononce permettent-ils la production d'un vide interne qui fera révélation pour Jean Valjean ?

« Il n'était plus en son pouvoir de faire que l'évêque ne lui eut pas parlé et ne l'eut pas touché. » Comme une interprétation qui marque un tournant dans une vie. N'est-ce pas dire là que cette parole, conjointe à l'acte, fait irruption, et même effraction ? Mais cette effraction ouvre non seulement à un sens nouveau, mais ouvre sur un champ, celui de l'Autre, champ dont J. Valjean était séparé. Ce champ de l'Autre lui est donné, redonné. Cet acte me fait penser à ce que nos collègues jungiens, et tout particulièrement Denise Lyard⁹, nomment « la redonne archétypique » (qui est processus de relance de la dynamique et des potentialités du soi, « nouvelle donne dans le jeu de la vie »). Les mots ne peuvent avoir de prise sur cet homme... sans une redonne. Et là, il me semble que nous ne sommes pas loin de ce qu'évoquait Jacques Hassoun : pas de perte possible sans don préalable.

« C'est votre âme que je vous achète... et je la donne à Dieu. » Quelle est cette présence de Dieu au nom de qui l'évêque parle et agit ? Quelles sont ces « maisons de Dieu » dont Victor Hugo nous dit qu'elles vont recueillir Jean Valjean « aux deux instants critiques de sa vie¹⁰, et sans lesquelles « il serait retombé dans le crime... et dans le supplice » (p. 729). Ces maisons de Dieu, autre façon de nommer la Providence, ou de nommer l'interlocuteur, le tiers, ne renverraient-elles pas à la nécessité absolue qu'il y ait présence, incarnation d'un autre secourable dont parle Freud ? Les mots ne peuvent avoir de prise sur un homme « qui refuse la loi »¹¹ que si celui qui porte secours paie un prix... et un prix dans la langue.

« JEAN VALJEAN, MON FRÈRE... »

Dans « Les formations de l'inconscient », Lacan écrit : « Il suffit d'un seul pour que la langue soit vivante. »¹² La redonne qu'accomplit Mgr Myriel est celle de l'Autre du langage. Et si, comme l'écrit Pascal Quignard dans *Zétés*, Dieu est « le fond de la langue [...], l'absent, n'importe quel interlocuteur qu'on veut faire venir près de soi »¹³, alors Mgr Myriel permet, par son acte, que la parole parle à Jean Valjean et le touche. D'ailleurs, après le don des chandeliers et le départ des gendarmes, « Jean Valjean était comme un homme qui va

s'évanouir »¹⁴. Cette présence de l'Autre secourable est parfois vécue comme un miracle que certains appelleront Dieu, la Providence... alors qu'elle fut ponctuelle, fugace, mais renversante et déterminante. Je vais revenir sur la position de Mgr Myriel qui « terminait les différends, empêchait les procès, réconciliait les ennemis » (p. 238). Il s'agit d'un homme qui ne dénie pas le mal. Il sait aussi qu'« on peut sortir du bagne... mais non de la condamnation » (p. 15). Il sait que la gerbe peut, dans une vie, avoir été avare et haineuse, que le moissonneur peut ne pas être passé, aussi, face à une personne telle que Jean Valjean, il le voit, le considère... au-delà. « Il n'a pas pris le sujet comme équivalent à ses actes »¹⁵. Il parie qu'il y a un sujet au-delà. Et il pose les actes qui permettront les conditions, les chances de son advenue. C'est bien pour cela qu'en tant qu'analyste, cet évêque du roman de Victor Hugo m'intéresse. Il savait, avant l'heure, que « là où fut ça, il me faut advenir »¹⁶. Peut-on dire qu'il y croit ? Non, il le vit... même s'il s'agit d'un roman ! Sa position a priori bienveillante, « sans dédain »¹⁷, « ne condamnant rien hâtivement » (p. 49), permettra, dans un temps second, après le don des couverts et des chandeliers, qu'il puisse inviter Jean Valjean à respecter une ligne quant à la loi symbolique des humains. « N'oubliez jamais que vous m'avez promis d'employer cet argent à devenir honnête homme » (p. 163), l'appelant ainsi à unir son désir à la loi. Dans cette invitation à devenir honnête homme, l'interdit est donc rappelé, et la promesse posée. Honnête n'est pas loyal, ni vrai. Mais dans cette vision « au-delà », Mgr Myriel se situe en père. En père qui l'appelle et l'invite. Victor Hugo écrit : « La vie future, la vie possible qui s'offrait désormais à lui... le remplissait de frémissements et d'anxiété » (p. 170). Là où Jean Valjean n'était « plus que » forçat, voleur, « plus que », il réouvre « la vie possible », l'espace et le champ du social dont Jean Valjean était coupé. Son intervention fait « pacte et don de parole, quelque chose de l'ordre du père qui dit oui », écrit Francesca Biagi-Chai¹⁸. En « père qui dit oui », en homme qui voit l'autre au-delà, dans sa « vie future et sa vie possible », l'évêque s'adressera à cet homme en passant par différents noms qui vont permettre et scander la transformation. Au début du repas à son domicile, Mgr Myriel le nommera « Monsieur ». « Chaque fois qu'il disait monsieur... le visage de l'homme s'illuminait [...]. Monsieur à un forçat, c'est un verre d'eau à un naufragé de la Méduse. »¹⁹ Puis, il le nommera « mon frère », tout particulièrement lorsque Jean Valjean partira pour sa nouvelle vie. « Jean Valjean, mon frère, vous n'appartenez plus au mal » (p. 163). En fait, d'emblée, il s'est situé face à lui, en frère : « Qu'ai-je besoin de savoir votre nom ?... Vous vous appelez mon frère » (p. 127).

« ...ENTRE LES DEUX ABÎMES... »

Je me suis arrêtée, en écrivant, sur ces nominations qui précèdent et accompagnent le don de paroles et d'objets, et le rappel d'une promesse. Car ces nominations, dans le champ social et symbolique, et même si elles font ici référence à la dimension religieuse, ont toute leur importance dans le retournement qui s'opérera en Jean Valjean. Et nous savons combien certaines désignations lancées à la va vite peuvent parfois peser. Être nommé « Monsieur », puis « mon frère », c'était, pour ce forçat, rencontrer le respect, la dignité. Ces noms ouvraient à la possibilité de s'identifier autrement, de retrouver une place et l'estime de lui-même. L'évêque savait le poids intériorisé de la condamnation. « Libération n'est pas délivrance. On sort du bagne mais non de la condamnation » (p. 152). Aussi, l'invitant à une autre vie possible, Mgr Myriel, s'adressant ainsi à Jean Valjean, lui avait « fait mal à l'âme » (p. 170). Les émotions réveillées vont sortir de « l'abîme » où « les émotions tendres de sa jeunesse » (p. 566) étaient tombées. Le bloc de rejet et de haine est atteint. Le processus de transformation est en marche. Transformation qui, en réalité, commence de s'effectuer au moment même où, obsédé par les couverts d'argent, luttant avec ses pensées, Jean Valjean entre dans la chambre de l'évêque endormi, puis soudain est saisi par la lumière de sa face. Ce visage tout abandonné à lui, dans la confiance et la grâce, le plonge dans l'épouvante, alors même qu'il s'avance dans l'hésitation de son geste, un chandelier de fer à la main. Trouble, bouleversement, angoisse, le processus est en marche. Soudain, « il hésitait entre les deux abîmes, celui où l'on se perd et celui où l'on se sauve » (p. 159).

Mais cette transformation qui s'opère en lui va nécessiter, pour avoir lieu, un passage par la répétition. Vous vous rappelez du vol du Petit Gervais. En chemin, Jean Valjean va donc voler une pièce de monnaie à Petit Gervais. Ce sera dans l'après-coup qu'il réalisera son acte, et que la parole de l'évêque lui reviendra à la mémoire. La répétition est donc nécessaire pour que cette parole soit intériorisée, subjectivée, et que « l'assentissement » du sujet se mette en place. F. Biagi-Chai précise là que cet assentiment s'effectue au travers de « l'incorporation du regard »²⁰.

« Ce n'était pas lui qui avait volé, ce n'était pas l'homme, c'était la bête... Quand l'intelligence se réveilla et vit cette action de la brute, Jean Valjean recula avec angoisse et poussa un cri d'épouvante. »²¹ « Il venait de s'apercevoir tel qu'il était, et il était déjà à ce point séparé de lui-même, qu'il lui semblait qu'il n'était plus qu'un fantôme » (p. 172) « Quoi qu'il en soit, cette dernière mauvaise action eut sur lui un effet décisif » (p. 171). Après l'aventure du Petit Gervais, à partir de ce

moment, « il fut un autre homme... ce fut plus qu'une transformation, ce fut une transfiguration » (p. 302).

« LES TERMES DU CODE ÉTAIENT FORMELS. »

À cet endroit, je reviens sur ce qui avait conduit Jean Valjean à être condamné à cinq ans de galère. Vous vous en souvenez : une vitre brisée, le vol d'un pain pour nourrir les enfants de sa sœur. Mais, pour ce vol, Jean Valjean fut déclaré coupable. « Tout s'effaça de ce qui avait été sa vie, jusqu'à son nom. Il ne fut même plus Jean Valjean ; il fut le n° 24601 » (p. 138). « Les termes du code étaient formels. » Et Victor Hugo note là : « Il y a dans notre civilisation des heures redoutables ; ce sont les moments où la pénalité prononce un naufrage » (p. 137). « Entré au bagne », « sanglotant et frémissant », Jean Valjean « en sortit impassible », il « condamna sa société à sa haine » (p. 142). « Les hommes ne l'avaient touché que pour le meurtrir. Tout contact avec eux lui avait été un coup » (p. 142). Or, en l'appelant « Monsieur », « mon frère », Mgr Myriel, refusant d'entrer dans une posture de condamnation, lui avait porté un autre coup, lui avait « fait mal à l'âme ». Cette âme impassible et repliée dans la haine était atteinte. D'où il m'apparaît que dire « Monsieur », « mon frère » à ce « damné de la civilisation » (tel que le nomme Victor Hugo) représente bien plus qu'un verre d'eau à un naufragé ! N'est-ce pas surtout l'inviter à dépasser l'assignation de son surmoi ?

Chacun se souvient de l'histoire. Jean Valjean arrive à Montreuil-sur-Mer en sauvant deux enfants d'un incendie. Désormais, il est appelé « le père Madeleine ». Puis il devient « Monsieur Madeleine » (p. 231), nom sous lequel Jean Valjean pourra « enfouir » son nom, précise Victor Hugo. Quelques années plus tard, celui qui fut le n° 24601, retournera au bagne sous le n° 9430, mais après s'être livré lui-même à la justice. En effet, comme je l'ai rappelé plus haut, Champmathieu allait être condamné à sa place pour le vol de Petit Gervais. C'est de ce deuxième temps de bagne qu'il s'évadera pour retrouver Cosette.

Victor Hugo écrit des pages puissantes sur le drame de conscience, la tempête qui assaille Monsieur Madeleine au moment de ce conflit intérieur et qui le conduira à se déclarer. « L'évêque était là, d'autant plus présent qu'il était mort... L'évêque voyait sa face » (p. 310). « L'évêque avait marqué la première phase de sa vie nouvelle et ce Champmathieu en marquait la seconde » (p. 311, 312).

LE DON DE L'OMBRE

Jean Valjean, dans ce conflit interne, entrait désormais dans ce que Victor Hugo nomme « la caverne de l'inconnu » (p. 327). « Quel

homme n'est entré, au moins une fois dans sa vie, dans cette obscure caverne de l'inconnu ? » (p. 327)

Dans ce roman, cette question me paraît fondamentale quant à la transformation. Le don qui fait effraction, et qui permet le retournement du destin de Jean Valjean, est ce don d'ouverture sur l'inconnu, sur l'inconnu dans sa dimension d'infini. Victor Hugo note : « Ce livre est un drame dont le premier personnage est l'infini » (p. 653).

Je reviens là à mon hypothèse de départ, celle d'une métaphore en acte, ou d'un effet de métaphore. Une métaphore est création, connexion nouvelle. Dans ce texte de Victor Hugo, la connexion s'opère-t-elle, au lieu même de cette obscure caverne, avec l'inconnu du sujet ? Je laisse mon hypothèse en chantier.

En ouvrant le champ flottant, le champ du possible dont Jean Valjean était séparé, Mgr Myriel a permis, par son acte, que se constitue l'ombre qui manquait à Jean Valjean. « Songer à l'ombre est une chose sérieuse », écrit Victor Hugo (p. 667). « Monseigneur Bienvenu [que Mgr Myriel est devenu en arrivant à Digne] était simplement un homme qui constatait du dehors les questions mystérieuses sans les scruter, sans les agiter, et sans en troubler son propre esprit, et qui avait dans l'âme le grave respect de l'ombre » (p. 104).

¹Lacan (J.), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

²Hugo (V.), *Les misérables I*, Paris, Folio Classique, 1973 et 1995.

³Hugo (V.), *ibid.*, p. 171.

⁴Lacan (J.), *ibid.*, p. 835.

⁵Biagi-Chai (F.), « Le père du mythe et le père du drame », *La Cause Freudienne* n° 64.

⁶Dans le cadre du Séminaire de lecture de Jacques Lacan animé par Stéphane Doussot, de 2004 à 2008, à Dijon.

⁷Biagi-Chai (F.), *ibid.*, p. 98.

⁸Hugo (V.), *ibid.*, p. 49.

⁹Lyard (D.), *Les analyses d'enfants*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 156.

¹⁰Hugo (V.), *ibid.*, p. 729.

¹¹Biagi-Chai (F.), *ibid.*, p. 98.

¹²Lacan (J.), « Les formations de l'inconscient », Paris, Seuil, 1998, p. 17.

¹³Quignard (P.), *Lycophron et Zétès*, Paris, Nrf Poésie Gallimard, 2010.

¹⁴Hugo (V.), *ibid.*, p. 163.

¹⁵Biagi-Chai (F.), *ibid.*, p. 99.

¹⁶Lacan (J.), *Écrits*, p. 524

¹⁷Hugo (V.), *ibid.*, p. 98.

¹⁸Biagi-Chai (F.), *ibid.*, p. 99.

¹⁹Hugo (V.), *ibid.*, p. 126.

²⁰Biagi-Chai (F.), *ibid.*, p. 99.

²¹Hugo (V.), *ibid.*, p. 171.